

## Retour vers le passé du futur

### *Prometheus* — États-Unis 2012, 124 minutes

André Caron

---

Numéro 279, juillet–août 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Caron, A. (2012). Compte rendu de [Retour vers le passé du futur / *Prometheus* — États-Unis 2012, 124 minutes]. *Séquences*, (279), 50–51.



## Prometheus

### Retour vers le passé du futur

Depuis que George Lucas a décidé de poursuivre la saga des **Star Wars** en créant les épisodes précédant la première trilogie, la notion de «prequel» est devenue à la mode. Après **Star Trek** et **X-Men: First Class**, voici que Ridley Scott renoue avec l'univers d'**Alien** sans pour autant en renouveler la formule.

André Caron

Le réalisateur britannique Ridley Scott effectue un retour très attendu à la science-fiction, 30 ans après *Blade Runner* et 33 ans après *Alien*. On sent d'ailleurs chez ce cinéaste, qui aura bientôt 75 ans, une volonté de renouer avec l'univers de ses deux chefs-d'œuvre, sans doute les films les plus marquants de sa carrière, comme s'il s'agissait d'un testament esthétique et cinématographique. Il nous offrira bientôt un nouveau chapitre dans l'environnement de *Blade Runner*, mais d'abord, il s'emploie avec *Prometheus* à établir une filiation directe avec les paramètres d'*Alien*, en nous situant environ 30 ans<sup>1</sup> avant les événements qui ont provoqué la destruction du vaisseau Nostromos et condamné Ripley (Sigourney Weaver) à passer 57 ans dans une navette de secours, avant d'être réanimée dans *Aliens* (1986).

Cette filiation se révèle aussi problématique que bénéfique. Bénéfique car le film développe dans sa première partie une idée aussi fascinante qu'improbable, issue d'un thème très répandu dans le cinéma de science-fiction, soit l'origine extraterrestre de l'humanité. Dans le prologue, un géant humanoïde performe une sorte de rituel dans un paysage paradisiaque qui ressemble à la Terre primordiale, pendant qu'un vaisseau spatial s'éloigne. L'être boit une substance noire putrescente qui le liquéfie et ses restes se répandent dans un cours d'eau. À l'instar de Prométhée qui, dans la mythologie grecque, créa le premier homme d'un bloc d'argile et d'un peu d'eau et déroba le feu divin pour le donner à ses créatures, ce géant se sacrifie (ou se suicide?) en déversant dans l'eau ses gènes qui se combineront avec l'ADN pour éventuellement façonner l'espèce humaine.

Cette substance noire fait étrangement penser à l'huile noire («black oil») des extraterrestres qui avait aussi fusionné avec les humains dans la série télé et les films de *The X-Files*, tandis que dans les scènes suivantes, les cryptogrammes retrouvés sur plusieurs sites archéologiques, qui pointent précisément vers une étoile de la galaxie, rappellent une idée similaire dans le film d'animation *Titan A.E.* (2000) et s'apparentent au monolithe noir retrouvé sur la Lune dans *2001: A Space Odyssey* (1968).

Nous semblons alors en bonne compagnie et le film laisse présager une œuvre plus que satisfaisante sur le plan intellectuel. Par exemple, les deux savants Elizabeth Shaw (Noomi Rapace, vigoureuse et intense) et Charlie Holloway (Logan Marshall-Green, un peu fade) découvrent le dernier pictogramme dans une grotte de l'île Skie en Écosse, mais les peintures rupestres qui s'y trouvent sont celles des grottes de Chauvet dans le sud de la France, immortalisées dans le documentaire *Caves of Forgotten Dreams* de Werner Herzog. La même datation est d'ailleurs utilisée : entre 26 000 et 35 000 ans. Cette extrapolation scientifique valable se transforme en une hypothèse séduisante mais hautement fantaisiste sur l'origine de l'humanité, qui s'inspire un peu trop des élucubrations loufoques du Suisse Erich von Daniken<sup>2</sup> dans son livre de 1968, *Présence des extraterrestres (Chariots of the Gods)*.

Dès ce moment, *Prometheus* devient problématique. L'ambition et l'ampleur du propos sont contaminées par les limites des conventions du genre, un piège que Stanley Kubrick a su éviter avec *2001* en évacuant ces conventions. Il a su préserver le mystère du contact extraterrestre en ne les montrant pas, éliminant ainsi toute

Photo : David possède la curiosité d'un enfant

forme d'anthropomorphisme et d'anthropocentrisme. Ce courage intellectuel et esthétique manque cruellement à Ridley Scott, qui ne peut s'empêcher de prêter forme humaine aux « ingénieurs » ou aux « géniteurs » extraterrestres, retombant à pieds joints dans le syndrome *Star Trek*, comme si les considérations économiques entourant la production d'un film de 130 millions de dollars justifiaient ce changement de cap.

*Prometheus* épouse alors la structure d'*Alien* dont il devient non pas le *prequel* mais le *remake*: recherche de l'origine d'un signe ou d'un signal qui entraîne l'équipage d'un vaisseau spatial sur une exoplanète inconnue dans la première partie (science-fiction), affrontement avec un organisme étranger, malicieux et meurtrier, dans la seconde partie (horreur). Des éléments innovateurs et surprenants à l'époque d'*Alien* se transforment en clichés trente ans plus tard: une architecture extraterrestre abandonnée aux allures de maison hantée gothique (grâce encore une fois à l'imaginaire cauchemardesque de H. R. Giger), un climat de terreur de plus en plus étouffant, des membres d'équipage (dix-sept au lieu de sept) qui sont éliminés les uns après les autres, un androïde retors et malveillant au comportement étrange, deux femmes héroïnes aux nerfs d'acier (plutôt qu'une seule). Et Scott commet l'irréparable: l'aura de mystère et la splendeur magistrale du premier film sont trahies par des explications inutiles (ou insuffisamment percutantes) sur l'origine de ce mystère. Trop de prose tue la poésie.

Mais peut-être faut-il voir le film autrement. Après tout, Ridley Scott demeure un grand artiste et un grand technicien. Peut-être s'agit-il plutôt d'une forme de ressourcement pour le cinéaste qui s'abreuve aux premières œuvres de sa carrière pour mieux les refondre à l'aide des possibilités techniques d'aujourd'hui, d'où l'impression qu'il refait le même film. Certaines séquences possèdent un souffle épique indéniable, en particulier l'impressionnant atterrissage sur l'exoplanète LV-223 et l'exploration hasardeuse de la structure extraterrestre, deux grands moments de science-fiction pure. La direction artistique est tout aussi remarquable, les décors minutieusement détaillés évoquant à la fois *Alien* et *Aliens*.

Toutefois, la filiation n'existe pas uniquement avec *Alien* mais aussi avec *Blade Runner* par l'entremise de l'androïde David (Michael Fassbinder, sublime), car on peut facilement le considérer comme un Replicant qui pourrait faire siennes les dernières paroles de Roy Batty (Rutger Hauer) avant sa mort: «I've seen things you people wouldn't believe.» David se révèle d'ailleurs le personnage le plus important du film, car c'est lui qui provoque les événements ou qui contribue à leur résolution. Sorte de croisement entre l'androïde Ash d'*Alien* et de l'ordinateur HAL de 2001, David modèle son comportement humain sur celui de l'acteur Peter O'Toole interprétant le rôle de T. E. Lawrence dans le film *Lawrence of Arabia* (1962). Passons sur l'improbabilité d'un être, humain ou non, qui, en 2093, pourrait montrer de l'intérêt ou même avoir accès à une œuvre vieille de 130 ans. La scène préférée de David montre Lawrence laissant brûler une allumette entre ses doigts. Un camarade fait la même chose et se brûle en s'écriant: «It bloody hurts!» Lawrence répond: «Of course, it hurts. The trick is not minding that it does.»



Une filiation directe avec les paramètres d'*Alien*

Et c'est exactement ce que va faire David. Comme Prométhée, il apporte le feu aux humains même si ces derniers risquent de se brûler ou de périr. David place une goutte de l'infâme huile noire sur son doigt et proclame, en regardant directement la caméra: «Big things have small beginnings.» Il dilue la goutte dans un verre d'alcool que boit le professeur Holloway, déclenchant ainsi une mutation irréversible qui provoquera une immaculée conception chez sa collègue et compagne, la stérile Elizabeth Shaw, lorsque Holloway copulera avec elle<sup>3</sup>. Nous sommes alors le 25 décembre 2093, aux derniers jours d'une expédition qui est partie à la recherche de l'étoile de Bethléem. On échappe rarement à l'allégorie religieuse dans un film américain. David incarne le sens de l'émerveillement si cher aux films de science-fiction, mais sans aucune inhibition, sans moralité, sans conscience. David possède la curiosité d'un enfant qui arrache les ailes d'une mouche ou qui tire la queue du chat pour voir ce qui va arriver. Ce faisant, il entraîne les humains à leur perte et cause son propre «retrait». De tous les autres personnages, seule Elizabeth réussit à s'en sortir, car elle déjoue les machinations de l'androïde. Dommage que Ridley Scott n'ait pas réussi à déjouer les machinations de son propre scénario. ☹

<sup>1</sup>L'action principale de *Prometheus* se déroule en 2093, *Alien* se situe en 2122 et *Aliens* 57 ans plus tard, en 2179, soit 200 ans après la sortie d'*Alien* en 1979. De même, Scott réalise 30 ans plus tard un *prequel* qui retourne 30 ans en arrière. Il ne s'agit sans doute pas d'un hasard.

<sup>2</sup>La thèse de Daniken propose que des extraterrestres aient fréquemment visité la Terre pendant des milliers d'années, influençant le développement de l'humanité. Leur présence serait évidente dans l'expression artistique des civilisations disparues à travers le monde. Mais seul Daniken semble apte à reconnaître ces preuves, rejetant ainsi tous les faits scientifiques relevant de l'archéologie, de l'anthropologie et de la paléontologie, rejetant même les analyses de l'histoire de l'art. Un documentaire éponyme de 1970 faisait l'étalage des «découvertes» de Daniken.

<sup>3</sup>Ce passage peut faire penser à *Rosemary's Baby* (1968) de Roman Polanski, mais la scène «gorifante» où Elizabeth se fait extirper le fœtus bestial par un robot médical renvoie directement à *It's Alive* (1974) de Larry Cohen ou à son remake de 2008.

■ États-Unis 2012 — **Durée**: 124 minutes — **Réal.**: Ridley Scott — **Scén.**: Jon Spaihts, Damon Lindelof — **Images**: Dariusz Wolski — **Mont.**: Pietro Scalia — **Mus.**: Mark Steitenfeld — **Son**: Simon Hayes, Mark P. Stoeckinger, Victor Ray Ennis — **Dir. art.**: Arthur Max, Sonja Klaus — **Cost.**: Janty Yates — **Int.**: Noomi Rapace (Elizabeth Shaw), Michael Fassbinder (David), Charlize Theron (Meredith Vickers), Logan Marshall-Green (Charlie Holloway), Idris Elba (Capitaine Janek), Guy Pearce (Peter Weyland), Sean Harris (Fifield), Rafe Spall (Milburn), Kate Dickie (Ford) — **Prod.**: Ridley Scott, David Geller, Walter Hill — **Dist.**: Fox.